

## **La reconstruction de l'Internationale**

La social-démocratie allemande a abdiqué le 4 août 1914 en même temps que s'effondrait l'Internationale socialiste. Le nier, pour quelque motif que ce soit, ce serait tenter d'éterniser les funestes illusions des partis socialistes et les défauts intérieurs du mouvement qui l'ont amené là.

Le naufrage est sans précédent dans l'histoire. Socialisme ou impérialisme ; telle était l'alternative dans laquelle se trouvaient les partis ouvriers pendant les dix dernières années. Le problème fut traité en Allemagne dans de nombreux discours-programmes et publications.

La guerre mondiale a obligé la social-démocratie à prendre nettement position. Placée devant l'alternative, qu'elle fut la première à reconnaître et à éclairer dans la conscience des masses populaires, la social-démocratie s'est inclinée dans sa résistance devant l'impérialisme. Jamais, depuis le début de la lutte de classes, on n'a vu un grand parti, après une croissance ininterrompue de cinquante ans, après la conquête de positions de premier ordre, après avoir rassemblé des millions d'hommes autour de son drapeau, s'effondrer ainsi en quelques heures. Avant-garde la mieux organisée et la mieux disciplinée de l'Internationale, la social-démocratie allemande atteste par sa chute la ruine de l'Internationale socialiste.

Kautsky qui, en qualité de représentant du centre marxiste s'est dégradé au point de devenir le serviteur dévoué des dirigeants du Parti a beaucoup contribué à l'effondrement actuel du Parti. Il vient de se forger une nouvelle théorie destinée à justifier et à voiler la catastrophe. D'après lui, la social-démocratie serait un instrument de paix et non pas un moyen de lutte contre la guerre. Ou, comme les disciples fidèles de Kautsky viennent de leur déclarer dans le Kampf (La Lutte), de Vienne, avec de profonds soupirs sur les erreurs actuelles de la social-démocratie allemande, l'unique politique possible du socialisme pendant la guerre serait celle du silence. Quand les cloches sonneront la paix le socialisme renaîtra.

Cette théorie de la castration qui ne croit, pouvoir sauver la vertu du socialisme qu'en l'éliminant au moment décisif de l'histoire, pêche, comme tous les calculs de l'impotence politique elle ne tient pas compte des faits.

Devant l'alternative pour ou contre la guerre, la social-démocratie, au moment même où elle abandonnait son opposition contre la guerre, fut obligée — par la marche fatale des événements — à jeter tout son poids sur le plateau de la balance pour la guerre. Kautsky, qui, dans les délibérations mémorables de la fraction social-démocrate au Reichstag du 4 août, plaidait pour le vote des crédits de guerre, déplore, comme ses amis, « marxistes autrichiens », les excès nationalistes des journaux du Parti social-démocrate et l'insuffisance de leur éducation théorique, notamment en ce qui concerne la détermination du terme « nationalité », insuffisance d'éducation qui est cause de bien des erreurs. Mais les choses ont leur propre logique même lorsque les hommes ne veulent pas en convenir. La social-démocratie une fois engagée par ses parlementaires sur la voie de la guerre, toute la position ultérieure s'ensuivait fatalement, Napoléon disait : « Deux facteurs décident de l'issue d'une bataille, le « facteur terrestre », c'est-à-dire le terrain, l'armement, les conditions atmosphériques, etc., et le « facteur divin », c'est-à-dire le moral de l'armée, son enthousiasme, sa foi en sa tâche. »

Dans la guerre actuelle, c'est la maison Krupp, d'Essen, qui à pris le soin du facteur « terrestre » en Allemagne, Pour ce qui est, du facteur divin, c'est, en premier lieu, la social-démocratie qui s'en est chargée. Les services qu'elle a rendus au généralissime allemand, depuis le 4 août et qu'elle lui rend

encore, sont incommensurables. Les syndicats qui ont arrêté toutes les luttes pour les salaires au moment du déclenchement de la guerre, les syndicats qui glorifient toutes les mesures des autorités militaires contre les mouvements populaires comme des mesures socialistes les femmes social-démocrate qui, au lieu de faire de la propagande pour le socialisme, dépensent toutes leurs forces pour assurer un accord avec les femmes bourgeoises, les familles nécessiteuses des soldats ; la presse social-démocrate qui, à quelques exceptions près, consacre toute la place de ses quotidiens, de ses hebdomadaires et de ses revues mensuelles à la défense de la « cause nationale » en la déguisant en « cause du prolétariat » et qui exagère le péril russe, les cruautés de l'armée tsariste, la perfidie de l'Albion, les insurrections et la révolution dans les colonies des puissances ennemies la presse social-démocrate qui prédit l'affermissement de la Turquie après la guerre, qui promet la liberté aux Polonais, aux Ruthènes et à tous les autres peuples, qui enseigne à la jeunesse prolétarienne la bravoure et l'héroïsme guerriers, qui travaille en un mot l'opinion publique et les masses populaires en faveur de la guerre ; les députés et chefs du Parti qui, non seulement votent les crédits de guerre, mais s'évertuent à réprimer rigoureusement toute velléité de critique de la minorité, rendent au gouvernement des services personnels de toute nature en publiant des brochures, des articles, en tenant des discours inspirés du plus pur patriotisme germanique. À quel moment de l'histoire mondiale a-t-on vu pareille chose ?

Où et quand a-t-on accepté avec une telle lâcheté la suspension de toutes les garanties constitutionnelles ? A-t-on jamais chanté les louanges de la censure militaire comme le font quelques journaux social-démocrate ? Jamais parti politique n'avait sacrifié avec autant de ferveur sur l'autel d'une cause qu'il avait tant maudite, tout ce qu'il avait arboré avant. À côté de ces social-démocrate, nos nationaux libéraux apparaissent comme de véritables Catons romains. La puissante organisation, la discipline tant vantée de la social-démocratie allemande se manifestèrent par le fait inouï que son organisme de 4 millions d'électeurs se laisse détourner en un clin d'œil de son but poursuivi jusqu'ici par une poignée de députés. Les 2 années de travail de la social-démocratie s'achèvent dans la guerre actuelle, dont la fougue victorieuse du côté allemand est dans une large mesure considérée par les chefs social-démocrate comme le fruit de « l'éducation » des masses populaires par les organisations prolétariennes. Marx, Engels, Lassalle, Liebknecht, Bebel et Singer ont éduqué le prolétariat pour que M. Hindenburg puisse le mener à la bataille. Et plus grande est la supériorité de cette éducation, de cette organisation, de la fameuse discipline, de la puissance des syndicats, de la diffusion de la presse ouvrière en Allemagne, et, plus efficace, la collaboration de guerre de la social-démocratie allemande par rapport à celle prêtée par les socialistes français à leur gouvernement respectif. Les socialistes français, ministres compris, apparaissent, comparés aux social-démocrate allemands, comme de véritables gâche-métiers du nationalisme et de la guerre.

D'après le matérialisme historique, tel qu'il a été formulé par Karl Marx, toute l'histoire écrite du passé est une histoire de luttes de classes. D'après le matérialisme de Kautsky, il faudrait ajouter à cette formule : excepté les temps de guerre. Ainsi l'évolution sociale, entrecoupée depuis des millénaires de guerres périodiques, aurait le cours suivant : période de luttes de classes entr'acte avec ralliement des classes et luttes nationales ; nouvelle période de luttes de classes ; nouvelle entr'acte — et ainsi de suite ad infinitum. Chaque guerre vient bouleverser radicalement les bases de la vie sociale ; chaque paix retourne complètement la situation. Ce n'est déjà plus, comme en voit, la théorie catastrophique de l'évolution sociale que Kautsky lui-même dut combattre chez les « ergoteurs » que nous sommes ; c'est une nouvelle théorie de l'évolution par culbutes. La société se meut ici comme un iceberg flottant dans des eaux printanières ; quand sa base inférieure s'est fondue dans le courant tiède, l'iceberg fait un plongeon — et recommence ce jeu charmant.

Mais l'histoire soufflette et réfute ce matérialisme historique révisé. Elle montre la constante transformation dialectique des guerres en luttes de classes et, des luttes de classe en guerres, ce qui révèle en même temps leur unité intrinsèque.

Souvenons-nous des guerres des cités du moyen âge, de celles de la Réforme, de la guerre d'affranchissement des Pays-Bas, des guerres de la grande révolution française, de la guerre de sécession en Amérique, de la Commune de Paris, de la grande révolution russe en 1905 !

Même du point de vue théorique, la théorie de Kautsky sur le matérialisme historique ne laissa plus subsister une pierre sur l'autre de la théorie marxiste. Si, comme, l'expose Karl Marx, ni la lutte des classes ni la guerre ne tombent du ciel ; si toutes deux résultent de profondes causes économiques sociales, l'une et l'autre ne peuvent disparaître périodiquement, à moins que leurs causes ne disparaissent aussi. Or, la lutte de classe du prolétariat n'est qu'une conséquence nécessaire du salariat et de la domination politique de la bourgeoisie. Et le salariat ne disparaît pas en temps de guerre ; il s'y aggrave au contraire violemment par la spéculation et les tripotages qui fleurissent sur le terrain de l'industrie de guerre, et grâce à la pression de la dictature militaire sur les ouvriers. De même, la domination politique de la bourgeoisie ne cesse nullement pendant la guerre, au contraire, par la suspension des garanties constitutionnelles, elle devient une brutale dictature de classe. Comment, puisque les causes économiques et politiques de la lutte des classes agissent en temps de guerre avec une force décuplée, la conséquence inévitable, la lutte de classes, pourrait-elle s'arrêter ? Les guerres du temps présent naissent de la concurrence des groupes capitalistes et, du besoin d'expansion du capital, mobiles qui n'agissent pas uniquement lorsque grondent les canons, mais agissent aussi en temps de paix, préparant précisément la guerre, la rendant inévitable. Car la guerre n'est — puisque Kautsky se plaît à citer Clausewitz — que « la continuation de la politique par d'autres moyens ». C'est justement la phase impérialiste du capitalisme qui, par sa course aux armements, par la dictature du militarisme, par la guerre en permanence, a rendu la paix illusoire.

Où la lutte de classes reste pendant la guerre la loi vitale du prolétariat, et alors son remplacement par l'harmonie de classe que proclament les dirigeants du Parti est un crime contre les intérêts vitaux du prolétariat, où la lutte de classes constitue aussi en temps de paix un crime « contre les intérêts nationaux et la sécurité de la patrie ».

Où l'Internationale restera après la guerre un monceau de ruines, ou elle ressuscitera sur le terrain de la lutte de classes, le seul sur lequel elle puisse vivre. Elle ne peut pas revivre après la guerre en reprenant sa vieille lyre dans l'espoir de rejouer avec ingénuité ses airs du bon vieux temps comme si rien ne s'était passé. Ce n'est qu'en traitant impitoyablement ses demi-mesures, ses faiblesses, ses chutes morales depuis le 4 août que l'on pourra commencer la reconstruction de l'Internationale. Le premier pas dans cette direction, c'est l'actions pour la fin rapide de la guerre, par une paix conforme aux intérêts du prolétariat international.

Sur la paix, on a pu constater jusqu'ici dans le Parti deux courants. Le premier, représenté par Scheidemann, membre du Comité directeur, et par plusieurs députés et journaux du Parti, faisant écho du gouvernement, adopte le mot d'ordre du « jusqu'aboutisme » et s'oppose en conséquence à tout mouvement pour la paix, ce mouvement étant inopportun et dangereux pour les intérêts militaires de la patrie. Ce courant veille donc, objectivement, à ce que la guerre continue comme le veulent les classes dominantes, « jusqu'à une victoire qui justifie nos sacrifices ». En d'autres termes, les jusqu'aboutistes veulent que l'issue de la guerre se rapproche autant que possible des conquêtes impérialistes préconisées par Die Post, MM. Rohrbach, Dix et d'autres prophètes de l'hégémonie mondiale de l'Allemagne. Si ces beaux rêves ne se réalisent pas, si les arbres du jeune impérialisme n'élèvent pas leurs branchages jusque dans les nues, ce ne sera pas la faute des gens de la Post ni celle de leurs entraîneurs social-démocrate. Ce ne sont évidemment pas les « déclarations solennelles au Parlement contre toute politique de conquête » qui décideront de l'issue de la guerre ; c'est plutôt le « jusqu'au-boulisme » qui en décidera. La guerre dont Scheidemann et autres préconisent la continuation, a sa propre logique, dont les porteurs compétents sont les éléments capitalistes et agrariens docilement servis par les députés et les journalistes social-démocrate. Ce courant exprime avec le plus de clarté l'attitude impérialiste du parti allemand.

Alors qu'en France les dirigeants du Parti socialiste — s'inspirant d'une situation militaire diamétralement opposée — proclament eux aussi la guerre « jusqu'au bout », on voit naître peu à peu dans tous les pays un mouvement de plus en plus marqué, aspirant à la fin rapide de la guerre. Ce qui caractérise le mieux ces aspirations, c'est l'énoncé minutieux des garanties de paix à exiger à la fin de la guerre. On n'y trouve pas seulement la revendication unanime : Pas de conquêtes ! mais encore le désarmement général ou, en termes plus modestes, la réduction systématique des armements l'abolition de la diplomatie secrète, le libre-échange avec les colonies et maintes belles choses... Ce qui est surtout admirable dans toutes les clauses proposées, c'est l'indestructible optimisme pacifiste qui, sorti sain et sauf de la terrible catastrophe de la présente guerre, ose encore planter sur la tombe de ces anciennes espérances de nouvelles résolutions !

Ce qui a manqué aux partis socialistes, et surtout à la social-démocratie allemande, ce ne sont pas les revendications et les formules c'est la capacité d'appuyer les revendications d'une action inspirées par l'esprit de classe et la solidarité internationale.

\* \*

Ce cataclysme historique complique et retarde dangereusement la libération de l'humanité de la domination capitaliste. Peut-être était-il inéluctable ; le marxisme n'y est, en tout cas, pour rien. Et les tentatives de l'adapter aujourd'hui à une pratique socialiste lamentable, les tentatives d'en faire une apologie vénale du social-impérialisme sont plus dangereuses que les bruyants excès du fanatisme nationaliste dans les partis socialistes. Car elles cachent les causes réelles de la chute de l'Internationale et anéantissent la possibilité d'un redressement futur.

L'Internationale ne peut renaître, une paix répondant aux intérêts du prolétariat ne peut naître que de l'autocritique d'un prolétariat reprenant conscience de sa puissance. La puissance prolétarienne a fléchi le 4 août comme un roseau fouetté par la tempête ; redressée dans toute sa véritable grandeur, elle reste appelée à briser les chaînes séculaires de l'iniquité sociale et à transporter des montagnes. Le chemin vers cette puissance — qu'il ne faut pas confondre avec des résolutions de papier — est aussi celui de la paix et de la reconstruction de l'Internationale.